

PEINTURE



Sauveur Galliéro

« Cet homme de douleur put paraître frivole »

de
Jean Sénac

Je n'aime pas travailler... C'est la peinture qui me prend
Et c'est elle qui a raison de moi en quelque sorte
Et qui finalement m'a conduit jusqu'au bout...
Mais prévoir une œuvre, tout calculer
Ça ne peut être que malgré moi...
Sauveur Galliéro

Au beau milieu de mon adolescence il arriva comme un pèlerin barbare et m'entraîna, effaré, émerveillé, dans le miracle quotidien. Il m'a donné une planète et des yeux pour l'explorer. Je lui dois presque tout.

Comme avec Camus, nous avons bâti notre amitié sur une curieuse présence de la mère. La mienne reniflait en lui le diable. Au petit catholique que j'étais il a donné à voir les splendeurs païennes et la liberté « un art de vivre qui vaut tous les savoir-vivre ». J'allais vite : « Le pire est ma force. » « Non, corrigeait Sauveur, le pire est ton faible ».

Il m'apprit à briser les tabous, à toucher l'essentiel, à m'enrichir d'un galet, d'une nuance dans le ciel, d'une parole éraillée d'un bruit, cette odeur épaisse d'humanité élémentaire que Camus trouvait alors à ses toiles. Plus tard, Dubuffet fut sensible à une de ces périodes « absurdes » de Sauveur où l'innocence ironisait dans un matériau brute, des couleurs sales, une vision pathétique et déconcertante.

J'habitais avec lui dans la Casbah à côté de ces petits artisans qui fabriquaient des coffres. Je découvrais ma réalité, je m'enracinais. Dib venait nous lire des poèmes d'une poignante subtilité. Au baptême de Bruno, mon filleul, je me souviens d'avoir rencontré Baya qui inventait alors ses grands jardins magiques. Un jour nous allâmes à Palestro chez un jeune instituteur qui commençait à peindre : Bouzid. Une autre fois chez Feraoun. *Soleil et Terrasses* démarraient. Nuit et jour, infatigables,

sobres et hallucinés, nous vivions nos « illuminations ». Admirable de patience, d'amour, d'amitié, Nicole attendait. On disait qu'elle était une sainte, que Sauveur... Sauveur l'a aimée plus que tout au monde.

Certes, « il s'est jeté dans la peinture comme on se jette à la mer ». D'après une de ses photos où on le voit sur le môle avec Nicole, Marcello Mastroïani a essayé de se composer cette allure « naturelle » de *L'Etranger*. Bientôt sur les écrans⁵⁰ c'est encore un peu de Sauveur que nous retrouverons, dans cet Alger dont il n'a cessé d'être le lumineux poète. Peut-être un jour dans l'histoire de nos Arts et Lettres parlera-t-on d'une « génération du môle » : il fut le maître de ce Diwân.

On se rendra compte de l'importance de son apport, de l'influence décisive qu'il exerça. Il éclairait, il libérait, vous aidant à « sortir » votre vision la plus accordée.

A mon retour à Alger en 1962, je le rencontrais rue Ben M'Hidi : « Tu viens, on va voir un film de cow-boys! » Il n'avait pas changé. Encore tout hérissé de mon exil féroce, je m'irritais d'une si constante légèreté. Il est facile d'être intransigent lorsqu'on est à Paris! Lui vivait à Alger dans l'horreur quotidienne, essayant de maintenir quelques couleurs habitables. On me dit qu'il était malade. Je ne devais plus le revoir. Son image me hante. Je monte parfois vers lui — vers Mustapha Bouhired, notre compagnon — dans la Casbah. Puis je reviens vers Bab-el-Oued, la Pointe Pescade (où une de ses fresques crie sous les slogans dans les décombres !), nos plages, et avec lui je nage dans ces bleus, ces verts, ces ocres qu'il n'a cessé d'interroger pour leur arracher quel aveu ?

Il était plus grand que sa légende, sous des apparences désinvoltes et cyniques, d'une bonté, d'un tact, d'une exigence, d'une générosité dont je garde la nostalgie. Prodigeux comédien, il sut donner le change. Cet homme de douleur put paraître frivole.

Il aurait dû devenir un peintre orientaliste à la mode. Mais par un effort constant de lucidité, il remettait toujours tout en question, n'allant à l'immédiat du cœur que pour en recharner les mythes. C'est pourquoi sans doute il demeure le seul « orientaliste » dont nous pouvons admirer l'œuvre sans réticence et qui ne cesse de nous concerner (il y a des bruns Galliéro aussi nourris d'esprit que des Rembrandt). Car il sut êtreindre de l'Orient cette vérité que peu ont avouée : dans l'abandon du soir, après les cymbales du soleil, cette terrible angoisse suspendue à la note abrupte d'un rebab.

Catalogue de l'exposition du Centre culturel français d'Alger, juin 1967, repris dans *Jean Sénac, visages d'Algérie*, Paris-Méditerranée, 2002.

⁵⁰ Allusion au film *L'Etranger* de Lucino Visconti, tourné en Algérie de novembre 1966 à février 1967. Sénac a été le « conseiller littéraire » du réalisateur.